

LA NOSTALGIE

Sans exil je ne connaîtrais pas d'autres lèvres.
Je dors en d'autres langues et les étoiles veillent sur mes rêves.
Lélé, *Tabra* 2021-2022, §. 251.

Quitter la langue natale est chose impossible. La réduire au silence, pas davantage. Elle continue de parler en dessous ; j'écris le français à ce prix. Merci à Jean-Pascal Dubost d'avoir cité le mot de Kateb Yacine : « J'écris en français pour dire aux Français que je ne suis pas français. »

L'insistance du grand Algérien m'émeut. Elle nous montre que la langue et la race seront toujours battues en brèche par tous les écrivains d'expression française. Tous sans exception ont senti, aimé, rêvé et exprimé le pays natal dans une langue qui au stade prénatal avait précédé le français, langue d'école. Quand au pays je retrouve mes amis d'enfance, ma langue maternelle m'inonde par la couleur de sa musique, de ses rythmes, de son imaginaire. C'est toujours le cœur bouleversé que je dis à mes amis que la littérature ne peut se faire que dans nos langues. Je le leur dis à chacune de nos retrouvailles.

Écrire le français n'est pas qu'une question de nostalgie, c'est une question existentielle. Elle renforce le primat de la nostalgie, qui fait de la littérature l'art d'écrire les paradis perdus. Le natif du français tout comme le natif des nombreuses langues tchadiennes seront toujours à égalité, à ceci près que le Tchadien *materne* au plus profond de lui-même deux nostalgies : le français, son pays promis, et sa langue maternelle, le pays en sourdine. Je ne dirais jamais que le français est la plus belle langue du monde, puisque la beauté de ma langue maternelle, son charme, ses sortilèges, un rien suffit pour qu'ils me submergent.

En somme, nous croyons discuter des mérites des langues, alors que nous faisons de la théologie, tendance bien naturelle à tous les littérateurs pour signifier à leur entourage qu'un dieu les a élus en leur accordant dès le berceau la langue des anges. Cette

théologie – nostalgie et rêve – est politique, ou plutôt, elle relève de l'économie politique.

En effet si la littérature peut être définie comme « la langue des anges », c'est qu'elle présuppose une économie, des valeurs d'échange et un soft-power que les pays coloniaux dont nous venons ne disposent guère ou si peu. J'appelle « langue des anges » la capacité de la littérature à s'inventer au cœur et au-delà de la langue usuelle. Ma langue maternelle restée en sommeil en moi porte les potentialités du français que j'écris. C'est bien plus tard que j'ai compris que l'Histoire (avec la grande hache, comme l'a écrit Georges Perec) gouvernait mon petit commerce. Les Africains qui nous enjoignent d'écrire dans nos langues devraient d'abord créer les conditions de son exercice et de son partage.

La littérature est politique, tout comme le paradis inventé par les religions révélées. (Et pour ne rien dire des aires bouddhistes et shintoïstes, ainsi que l'animisme, creuset de l'universel.) Les belles-lettres furent grecques, latines et, à la fin, les Occidentaux, c'est-à-dire les chrétiens les ont converties en langues nationales. De même la littérature a été arabe avant et après la révélation coranique. La littérature nous offre cette douceur divine tout entière comprise dans les vicissitudes des puissances et des empires.

Nimrod

Né Nimrod Bena Djanrang au Tchad, il a choisi le nom d'écriture de Nimrod. Il a publié romans et récits, et sa poésie est publiée par Obsidiane, Actes-Sud et Gallimard.